

Mardi 8 septembre

Jour de rentrée. Cette année, je vais être une maman 100 % exemplaire. J'en suis tout à fait capable. Cette année, mes journées de mère de famille vont se dérouler comme suit :

6 heures : Réveil, douche. J'enfile une tenue stylée choisie la veille dans mon dressing minimaliste (collection capsule) puis j'applique un make-up léger mais sophistiqué, selon les suggestions de Pinterest, terminé par un rapide trait d'eye-liner. Je me sèche les cheveux et je les coiffe en chignon « flou » – toujours en accord avec les diktats de Pinterest – le tout afin de créer un look moderne mais classique, égayé d'une touche perso. Une fois parfaite, je mets de l'ordre dans la maison pour retrouver ce soir un cadre accueillant et serein.

7 heures : Je réveille mes p'tits loups et je leur propose un choix de petits déjeuners équilibrés et faits maison. S'ils peuvent m'aider à confectionner des crêpes/ gaufres/œufs brouillés ? « Mais bien sûr ! » (Accepter avec joie.) Rayonner d'amour maternel devant leur petite bouille rouge d'application tandis qu'ils réalisent de concert de délicieuses préparations. Pendant ce temps,

je programme au robot cuiseur un bon petit plat pour ce soir.

7 heures 45 : Je demande à mes amours d'enfants d'aller faire leur toilette et de s'habiller, étape d'autant plus rapide et simplifiée que leur uniforme scolaire aura été préparé la veille.

Pendant qu'ils s'habillent, je débarrasse en un clin d'œil la table du petit déjeuner et je mets tout au lave-vaisselle. Je sors du réfrigérateur les bentos sains et nourrissants que je leur ai confectionnés pour midi, à savoir d'amusants sandwichs en forme de personnages rigolos et un large assortiment de fruits, tous détaillés de façon originale et appétissante.

8 heures : Je brosse les cheveux de Jane et je lui fais des tresses africaines ou toute autre coiffure similaire. Je donne un coup de peigne à Peter et, puisqu'il nous reste dix minutes, je leur lis une charmante petite histoire avant de passer un dernier coup de balai. Les chaussures, les manteaux et c'est parti !

8 heures 25 : Nous allons à l'école à pied, peut-être en chantant des chansons dynamisantes, en faisant un crochet par le parc afin que le chien puisse se dépenser tout son saoul. Je regarde mes chérubins faire les fous dans les tas de feuilles mortes et gambader avec mon adorable chien. Je me rengorge intérieurement à l'idée que le bon air et l'exercice matinal auront stimulé leur jeune cerveau qui pourra ensuite absorber les informations comme une éponge.

8 heures 50 : Je laisse tendrement mes chères têtes blondes dans la cour de l'école avec mille bisous et câlins, et je rentre à la maison d'un pas vif. Puis, une fois le chien couché dans son panier, attendant sagement que

sa promeneuse viennoise le chercher à midi, je saute dans ma voiture toute propre et je file au bureau.

15 heures 15 : Je vais récupérer mes adorables bouts de chou. Dans la cour, je bavarde agréablement avec les autres mamans, de sujets neutres et inoffensifs.

15 heures 30 : Je donne aux enfants un goûter diététique et nourrissant, incluant peut-être du granola maison. Pendant qu'ils se restaurent, je passe leurs sacs en revue, je parcours avec attention toutes les communications de l'école et je prends bonne note de toutes les requêtes/excursions/manifestations à venir. Éventuellement, je regroupe ces documents dans un dossier avec code couleur pour chaque enfant, afin de les retrouver facilement en cas de besoin. À partir des cahiers de texte, j'établis un planning qui répartit les devoirs sur tous les soirs de la semaine.

15 heures 45 : J'envoie les enfants se changer en vue des activités extrascolaires qu'exige l'appartenance à la classe moyenne britannique.

16 heures : J'emmène les enfants au cours de natation/musique/tennis/danse/jiu-jitsu, selon le cas. Si un seul enfant est pris par une activité, j'en profite pour me ménager un moment de complicité avec l'autre et discuter de sa journée/ses espoirs/rêves/ambitions. Si les deux enfants sont pris par une activité, je consulte mes mails professionnels comme toute femme du vingt et unième siècle qui se respecte.

17 heures : Je surveille les devoirs choisis dans le planning hebdomadaire organisé avec soin.

17 heures 30 : Je sers un repas appétissant, fait maison mais sans effort grâce à mon robot cuiseur. Je me rengorge intérieurement en songeant à la mère parfaite

que je suis et j'ai une pensée pour toutes celles qui n'ont pas mon sens de l'organisation au rasoir et mon instinct maternel sans égal.

18 heures : Je fais travailler le piano, réviser les tables de multiplication et les mots à savoir orthographier.

18 heures 45 : J'autorise une demi-heure de jeux sur écran.

19 heures 15 : Heure du bain.

19 heures 45 : Heure du coucher. Je lis aux enfants un chapitre du livre éducatif qu'ils auront choisi.

20 heures : Je savoure une bonne tasse de thé vert en récompense de cette journée satisfaisante et productive.

Cette année, on ne répétera pas les erreurs de l'année dernière où, trop souvent, les journées se sont déroulées comme suit :

5 heures : Je suis réveillée par une galopade de petits pieds dans l'escalier. Je dégringole à mon tour et trouve l'enfant dans le canapé, scotché à son iPad. Je passe un savon à l'abominable petit monstre que je somme d'aller se recoucher, et fissa ! Je regagne mon lit, écumante de rage. Je finis par me rendormir juste avant que le réveil sonne.

6 heures : J'appuie sur la touche « répéter alarme ».

6 heures 10 : Je rappuie sur la touche « répéter alarme ».

7 heures 10 : Je me réveille en panique. Je fonce sous la douche. J'enfile les premières fringues qui me tombent sous la main. Bref moment de désespoir : mon cul a connu une telle expansion que mon slip reste coincé au niveau des genoux. Je me rends compte que, dans ma hâte, j'ai pris une petite culotte de Jane rangée par erreur dans mon tiroir. Je sanglote de soulagement :

mon cul n'est peut-être pas un modèle de fermeté ni de minceur, mais je défie toute femme d'âge adulte de mouler le sien dans une culotte taille huit ans. Je me sèche les cheveux au séchoir, tête en bas. Je contemple le résultat avec consternation : avec ma tignasse en pétard, je ressemble à un porc-épic échappé de l'asile. Je m'attache les cheveux avec un élastique Hello Kitty. Je fais comme si le port d'un élastique Hello Killy était un acte *délibéré* de ma part, l'expression de mon individualité unique. Échec.

7 heures 30 : Je descends, je crie à mes p'tits loups de lâcher leurs écrans à la con et de venir prendre le petit déjeuner.

7 heures 37 : Je leur arrache leurs écrans de merde en hurlant que la tablette est définitivement confisquée ! J'exige une fois de plus qu'ils viennent prendre leur petit déjeuner. Les enfants lèvent les yeux, tout surpris, ayant complètement zappé les sept dernières minutes de mon show de Carabosse en vville.

7 heures 40 : Je balance un paquet de Coco Pops aux enfants. Je fais cesser la dispute autour du jouet en plastique débile trouvé dans le paquet de céréales susmentionné. Je réponds à douze mille questions ineptes telles que : « Qui c'est qui gagnerait dans un combat : l'écureuil-vampire ou le chat-fouine ? » Ou encore : « Ça se mange, les phacochères ? » Je crie : « J'en sais rien, j'en sais rien, je chercherai sur Google, s'il te plaît, arrête de jouer avec la nourriture, mange, allez, on se dépêche, c'est juste un bol de céréales, ça s'avale à toute vitesse, non, s'il te plaît, arrête, tu vas le renverser, oui, attention et voilà, bravo ! Je t'avais bien dit que tu allais le renver-

ser, non LAISSE ÇA maintenant, je nettoierai, allez, DÉPÊCHEZ-VOUS ! »

8 heures : J'envoie les enfants faire leur toilette et s'habiller. Bien que leur uniforme ait été préparé la veille, j'affronte leur obstination à ne pas le trouver et à prétendre qu'il n'est pas là. Je monte d'un pas martial pour leur désigner ledit uniforme, posé bien en évidence sur la chaise, au même endroit que tous les matins, bordel ! En parallèle, je bricole des sandwichs pour midi et je lance un truc au robot cuiseur, histoire qu'ils aient quelque chose à manger ce soir : spags bolo. Je donne à manger au chien. Je le regarde bâfrer, s'étouffer, vomir. Je nettoie le vomi de chien.

8 heures 20 : Je tente de démêler le nœud gordien qui forme la chevelure de Jane. Je lui explique pour la énième fois que JE NE SAIS PAS FAIRE LES TRESSSES AFRICAINES et je lui fais des couettes à la place. J'écoute Jane répliquer que je suis trop nulle : les mamans de *toutes* ses copines savent faire des tresses africaines, même le *papa* de Tilly Barker il sait les faire, les tresses africaines ! J'endure sa longue diatribe sur sa vie foutue et la totale nullité de son existence si elle doit la passer sans tresses africaines, tout en coursant Peter dans toute la baraque pour tenter d'aplatir les étranges épis qui lui ont poussé sur la tête durant la nuit. Peter m'esquive avec des cris perçants comme si j'allais lui planter des aiguilles dans le corps.

8 heures 35 : Je commence à hurler aux enfants d'enfiler leurs chaussures, leur manteau et de prendre leur sac, vite, vite, vite, VITE ! J'essaie de ne pas écumer *littéralement* de rage (genre bave aux commissures) face à leur regard vide : Chaussures ? Manteau ? Sac ? Connais

pas. Un enfant m'informe qu'un billet d'autorisation de sortie hyper-important doit être retourné ce jour même à sa maîtresse. Je fourrage en vain dans des tonnes de papiers et finis par exhumer le document en question. Je rassemble tant bien que mal les 5 livres qu'exige l'école en récupérant les pièces passées entre le dossier et les coussins du canapé, vu que je n'ai qu'un billet de 20.

8 heures 47 : Nous partons enfin pour l'école. Sur le trajet, je houspille les enfants tout en remorquant le chien qui essaie de faire pipi contre tous les réverbères.

8 heures 57 : Je pousse les enfants dans la cour, j'adresse un faible sourire à leur dragon de directrice qui, sous prétexte d'accueillir les parents, se poste à la grille pour les *juger*. J'empêche le chien de lever la patte sur ses collants couleur chair. Je cavale jusqu'à la maison en marmonnant des excuses à mon pauvre chien, privé de promenade digne de ce nom.

9 heures 07 : Je laisse un petit mot à la promeneuse de chiens : si elle a le temps, peut-elle prolonger la balade de cinq minutes ? Je m'engouffre dans la voiture – c'est quoi, cette drôle d'odeur ? –, je fonce au bureau. Je me maquille en me persuadant que se mettre du gloss en conduisant n'est ni dangereux ni proscrit par le Code de la route. J'essaie de ne pas penser à la zone bombardée que j'ai laissée derrière moi.

15 heures 15 : Je vais récupérer les enfants à l'école. Je papote sans conviction avec les autres parents tout en tentant d'éviter le Gang des foutues-mamans-parfaites, conduites par la plus-parfaite-de-toutes, la parfaite-maman de la Parfaite-Lucy Atkinson. Si possible, je me retiens de commettre un énième impair en société,

comme faire remarquer que tel animateur vedette de chaîne jeunesse a une tête de pervers sexuel.

15 heures 30 : Je donne des chips aux enfants tout en m'attaquant au chaos qui règne dans la baraque.

15 heures 45 : J'envoie les enfants se changer pour leurs activités extrascolaires. Je leur démontre les vertus des cours de natation/musique/tennis/danse/jiu-jitsu qui, non, ne sont pas une stupide perte de temps. À nouveau, je les écoute me traiter de mère débile qui leur pourrit la vie. Je leur jure que si j'entends encore une seule fois l'expression « C'est pas juste ! » je ne réponds plus de mes actes. J'explique à Peter que non, je ne monterai pas dans sa chambre pour sentir son pet. Je finis quand même par monter pour dégoter les tenues de sport qui, selon les enfants, se sont une fois de plus volatilisées. Je tente d'aller aux toilettes, découvre un gros étron au fond de la cuvette et m'emporte contre le Chieur Fantôme pendant que les enfants se baladent en slip et petite culotte. Je braille : « On part dans CINQ MINUTES ! » pendant dix bonnes minutes. On me répond une fois de plus que c'est pas juste. Je rétorque vertement : c'est la vie qui n'est pas juste ! Je me demande à quel moment je vais enfin pouvoir me taper un verre de vin.

16 heures 05 : Dans le vain espoir de faire de mes enfants des êtres à l'esprit sain dans un corps sain, je les emmène contre leur gré se livrer à des activités ridicules et sans intérêt. Si un seul enfant est pris par une activité, j'autorise l'autre à jouer sur son écran, et ce nonobstant mes menaces du matin (confiscation *ad vitam aeternam*), pendant qu'armée de mon téléphone, j'espionne des gens sur Facebook. Si les deux enfants sont pris par une activité, j'ouvre ma messagerie pro, je contemple

mes mails avec découragement et je retourne espionner des gens sur Facebook.

17 heures : Je cède à la demande générale et j'accorde une rallonge de jeux sur écran.

17 heures 30 : Je m'aperçois que j'ai oublié de brancher ce robot cuiseur à la con. Je file des pâtes au fromage aux enfants. Je les force à manger un fruit en dessert – tentative dérisoire pour qu'ils fassent un repas équilibré. En cas d'objection de leur part, je cherche « scorbut » sur Google et je leur montre les photos. Je les écoute répliquer qu'ils se foutent pas mal d'attraper le scorbut.

18 heures : Je demande aux enfants s'ils ont des devoirs. Je recueille de ferventes dénégations. J'accepte qu'ils jouent encore cinq minutes sur leur écran. J'ouvre une bouteille de vin. Je tente de remettre de l'ordre dans le chantier qui a un jour été ma belle maison décorée avec goût.

18 heures 30 : Je demande aux enfants d'éteindre leurs jeux et de réviser leur piano/orthographe/tables de multiplication pendant que je passe l'aspi et que je balance dix mille vêtements sales dans la machine.

18 heures 45 : Je me rends compte soudain que les enfants sont étrangement calmes et que la maison ne résonne d'aucune gamme au piano. Je découvre que les enfants ont tout bonnement échangé un écran contre un autre, arguant que je leur ai ordonné d'éteindre leur iPad, mais que je n'ai jamais parlé du reste.

19 heures : J'annonce que c'est l'heure du bain. Les enfants m'expliquent qu'ils ont des devoirs très importants à faire, à rendre pour le lendemain. Je marmonne tous les jurons inscrits à mon vocabulaire. Je fais faire leurs devoirs aux enfants. Je me retiens de leur demander

s'ils sont cons ou s'ils le font exprès quand ils prétendent ne plus savoir quel chiffre vient après 3 et suggèrent que C-H-A-T se lit « chien ».

20 heures 30 : Les enfants sont enfin baignés et couchés. Je m'éroule sur le canapé et je me tape le verre de vin que je me suis servi à 18 heures et que je n'ai toujours pas eu le temps de boire. Je grommelle « VDM », à plusieurs reprises, tandis que mon âme se délite un peu plus.

Oui, cette année va mieux se passer, c'est clair, je serai beaucoup mieux organisée. Malheureusement, je n'ai toujours pas fait l'acquisition d'une élégante « collection capsule » et de jolis bentos, je dois encore apprendre à aimer le thé vert, ce truc infect, et je ne maîtrise pas encore l'art du trait d'eye-liner ni des tresses africaines. Néanmoins, je demeure sereine et confiante en l'avenir : ce ne sont que des détails dans mon vaste plan d'ensemble.

Vendredi 11 septembre

VDM. Aujourd'hui, j'ai trente-neuf ans. Je ne veux pas avoir trente-neuf ans. Comment est-ce arrivé ? Quand est-ce arrivé ? Je n'étais pas censée vieillir au-delà de vingt-huit ans max – âge qui déjà me semblait canonique. Et me voilà confrontée à la terrifiante perspective des quarante ans ! Devant moi s'ouvre un avenir de jupes en VPC à l'imprimé « original », voire de foulards « très personnels » si je suis d'humeur audacieuse.

Ma vie sociale se réduira comme peau de chagrin. On me proposera de m'inscrire à un cours de yoga « niveau supérieur » ou à un groupe de lecture pour discuter de

livres sérieux et édifiants entre mamans bien comme il faut, pull à col roulé et « foulard très personnel ». Des mamans qui seront toutes « pompettes » après un verre de mauvais pinot gris et qui me diront des trucs comme : « Rholala... Tu vas vraiment en boire un autre verre ? Tu es courageuse... » tandis que je me mordrai la langue pour ne pas répliquer que non, je ne suis pas courageuse, pas courageuse du tout, même. Quelqu'un de courageux saurait endurer leur caquetage inepte sans l'aide d'un produit anesthésiant. À ce sujet, ce n'est pas un second verre de piquette qu'il me faudrait pour les supporter, toutes ces bonnes femmes, c'est une bouteille de vodka, carrément ! voire une bonne dose de crack. Parce que c'est vrai, quoi ! QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ TOUTES À ÊTRE AUSSI CHIANTES ?

Si je m'abstiens de hurler ce genre de choses aux autres mamans, je serai peut-être invitée à une soirée « vente de bijoux à domicile » qui me permettra de rompre la monotonie des autres réunions. Là, au moins, l'alcool coulera plus librement, histoire d'inciter les participantes à acheter, acheter, acheter. Mais le lendemain, je me réveillerai avec le sentiment accablant d'avoir dépensé 150 livres (que je n'ai pas) en bijoux de pacotille dont je n'ai nul besoin.

Je m'étais toujours imaginé qu'au cas fort improbable où j'atteindrais un jour les quarante ans, je serais devenue une femme du monde, élégante et sophistiquée, parlant couramment français, menant une carrière aussi brillante que lucrative dans l'humanitaire. Une femme cultivée, férue d'art, de littérature et de politique – le genre de femme dont on sollicite l'avis sur la question du Moyen-Orient, dans les soirées entre intellec-

tuels. S'ensuivrait une discussion éclairante et avertie au cours de laquelle la supériorité de mon intelligence s'imposerait à tous.

Aujourd'hui, si on vient me voir dans les soirées, ce n'est pas pour solliciter mon avis, mais pour me demander une clope. Et en vrai, j'ai un job hyper-chiant dans l'informatique – à temps partiel pour coller aux horaires de l'école et m'éviter des frais de garde. Un job qui ne rend pas justice à mes longues et coûteuses études. Dans les périodes les plus dysfonctionnelles de ma jeunesse, il m'est arrivé de vouloir être plus âgée et plus adulte. Qu'est-ce que j'étais cruche à vingt ans !

Aujourd'hui, je trouve qu'être adulte, c'est l'enfer. Je ne veux pas devenir une mémère à la coupe « facile à coiffer », qui « ne vit que pour ses enfants », rivalise d'anecdotes sur ses insupportables rejetons et son conjoint (mes enfants font plus d'activités extrascolaires et d'« exploits » que tout le monde, mon mari a le poste le plus important de tous) et se vante de ses vacances toujours plus exotiques.

Je veux abuser du whisky dans des clubs de jazz enfumés, vêtue d'une jupe trop courte, tandis qu'un homme peu recommandable me chuchotera des mots doux à l'oreille.

Je veux un métier intéressant dans lequel je pourrai mettre à profit mon esprit et mon intelligence (il doit bien m'en rester quelque part...).

Je veux connaître à nouveau l'exaltation, la passion et le danger.

Je veux tout plaquer, aller vivre à Paris et tomber amoureuse dans une chambre de bonne (mais sans la misère et la faim).

Cela dit, Simon et les enfants relèveraient sans doute quelques failles dans mon plan et ce, en dehors du fait que je déteste le jazz.

Samedi 12 septembre

En lieu et place du club de jazz enfumé, de Paris, de la chambre de bonne et des hommes peu recommandables, Simon m'a emmenée manger des tapas hier soir, pour mon anniversaire, et j'ai un peu trop picolé. J'ai quand même réussi à cocher les cases « jupe trop courte » et « whisky ». Hélas, le whisky n'était qu'un des ingrédients de mon cocktail, servi dans un bar branchouille et prétentiard. De toute façon, je crains que les bars branchouilles n'aient remplacé les clubs de jazz enfumés, maintenant que la cigarette est bannie de tous les lieux publics.

Je me souviens vaguement de m'être écriée : « Branchouillards de mon cul ! » un peu plus fort que prévu. Simon m'a rapidement exfiltrée vers un bar moins m'as-tu-vu où les consommations étaient servies dans de vrais verres et pas dans des pots à confiture. Il suffit de parcourir la galerie de mon téléphone pour comprendre qu'à ce stade, nous n'avions plus rien à nous dire, vu le nombre de selfies et de photos de cocktail que j'ai publiés sur Facebook, accompagnés de légendes illisibles. Bien sûr, il était près de 23 heures 30 et Simon devait vite rentrer se coucher, sous peine de se transformer en citrouille aux douze coups de minuit. Toutefois, il est à noter que nous avons réussi à trouver au moins un sujet de conversation au cours du dîner, fait remar-

quable qui m'a évité de publier une pénible photo de mon assiette sur Instagram.

Toujours est-il que ce matin, je me suis réveillée en grande forme, pas peu fière de m'en être tenue aux alcools forts au lieu de faire des mélanges et de me noircir les dents au vin rouge. Futée, la fille ! Hier soir, en tout cas. J'avais dégusté mes cocktails à petites gorgées, très grande dame, tout en élégance et en raffinement.

Mais quand je me suis levée, j'ai moins fait la fière et depuis, mon mal de tête n'a cessé d'empirer. Il m'est vite apparu que j'étais tout sauf futée puisqu'au final, je n'avais pas réussi à éviter la gueule de bois. Au contraire, j'avais même une monumentale gueule de bois ! Mais version « à petit feu », le genre insidieux qui, au réveil, vous fait croire que tout va bien. Du coup, vous entamez votre journée normalement quand, sans crier gare, le truc vous rattrape tel un gorille furieux et vous fracasse le crâne. À partir de là, vous n'avez plus qu'une seule envie : crever.

J'ai l'impression qu'un blaireau m'a chié dans la bouche.

De terribles flash-back de cuite m'ont assaillie. Après le cocktail au whisky prétentiard, j'étais passée aux cocktails à base de gin. De fâcheux souvenirs me sont alors revenus. Je me suis revue, en proie au gin triste, en train de sangloter dans le taxi qui nous ramenait, demandant au chauffeur s'il trouvait que j'avais l'air d'une femme qui allait avoir quarante ans dans un an. Je crois qu'il a dit non, mais c'est certainement la peur, plus que la franchise, qui lui a dicté cette réponse.

Ensuite, alors que je priais pour que le marteau cesse de cogner dans ma tête, Hannah m'a appelée

pour m'annoncer dans un torrent de larmes que Dan la quittait. Que voulez-vous dire à votre meilleure amie quand elle vous annonce par téléphone que son connard de mari la quitte ? Rien, à part : « Tu veux que je vienne ? » et « Mais non, bien sûr, amène-moi les petits, pas de souci ! »

Hannah est anéantie, bien sûr. De mon côté, je suis très triste pour elle, mais pour être tout à fait franche, personne n'a jamais compris ce qu'elle trouvait à son Dan qui se débrouille pour être à la fois un sale petit tyran domestique et le mec le plus assommant qui soit. Bien entendu, il n'était pas question de lui dire ça – Dan pouvait encore se raviser ou Hannah (dans un accès de folie) accepter qu'il revienne. Mais pour être honnête, cette séparation est sans doute une bonne chose pour elle. À aucun moment je n'ai dit non plus : « Tu peux pleurer un peu moins fort, s'il te plaît ? J'ai une migraine épouvantable et je crois que je vais vomir. » Cela fait-il de moi une bonne ou une mauvaise amie, je l'ignore.

Mercredi 16 septembre

Aujourd'hui, je me suis levée, portée par ma nouvelle résolution d'être une meilleure Maman, plus gentille et plus affectueuse. Résultat, au lieu d'arriver à 8 heures 59 au portail de l'école en brailant, hors d'haleine : « Vite, VITE, DÉPÊCHEZ-VOUS ! VOUS ÊTES EN RETARD, COUREZ ! » – j'étais devant la grille à 8 heures 50. Je suis entrée dans la cour en discutant agréablement avec mes enfants de ce qu'ils allaient faire aujourd'hui et de toutes les amusantes nouveautés que leur réservait ce premier trimestre.

Manque de bol, alors que je faisais gaiement au revoir à mes petits chéris, la foutue-maman-parfaite de la Parfaite-Lucy Atkinson et son Gang des foutues-mamans-parfaites ont fondu sur moi. Avais-je passé de « bonnes vacances » ? Elles me posent toujours ce genre de questions avec une mine compatissante et un éclat d'acier au fond des yeux. Elles se foutent pas mal que j'aie passé de « bonnes vacances », elles veulent juste me faire savoir qu'elles sont allées en Toscane ou à La Barbade et s'assurer que je n'ai pas séjourné dans un endroit plus chic que le leur. Ça leur permet d'en faire des caisses dans la fausse humilité et de se désoler de ne pas avoir pu prendre de « bonnes petites vacances toutes simples, à la maison » tout en arborant leur bronzage avec jubilation.

Je n'ai pas passé de « bonnes vacances », c'est une évidence. Passer de bonnes vacances suppose de buller dans un endroit décadent, absorbée dans de chouettes bouquins de Jilly Cooper, Penny Vincenze et consœurs, tandis qu'un homme charmant vous apporte des cocktails. Brailler d'une voix avinée : « Simon ! Tu peux bricoler un truc avec le gin Aldi et la bouteille mystère ? » (liqueur ramenée de Malte il y a douze ans et si glauque que nous n'avons jamais osé l'ouvrir) tout en parcourant frénétiquement Netflix à la recherche de quelque chose, *n'importe quoi*, que les enfants n'aient pas déjà vu et qui ne soit pas *Les Boloss* (finalement, ce n'est pas du tout un film pour les enfants, ainsi que l'a démontré Peter en traitant son instit' de « boloss qui prend le bus ! »), ce ne sont pas de « bonnes vacances », non. Mais bien sûr, je n'allais pas l'avouer au Gang des foutues-parfaites.